

Renée Vivien

1877-1909

Evocation d'un parcours poétique
1901-1909

Conférence
Lucie d'Ervée

Marseille le 15 juillet 2013

*Vertigineusement, j'allais vers les Etoiles...
Mon orgueil savourait le triomphe des dieux,
Et mon vol déchirait, nuptial et joyeux,
Les ténèbres d'été, comme de légers voiles...*

*Dans un fuyant baiser d'hymen, je fus l'amant
De la nuit aux cheveux mêlés de violettes,
Et les fleurs du tabac m'ouvraient leurs cassolettes
D'ivoire, où tiédissait un souvenir dormant.*

*Et je voyais plus haut la divine Pléiade...
Je montais...J'atteignais le Silence Eternel...
Lorsque je me brisai, comme un fauve arc-en-ciel,
Jetant des lueurs d'or et d'onyx et de jade...*

*J'étais l'éclair éteint et le rêve détruit...
Ayant connu l'ardeur et l'effort de la lutte,
La victoire et l'effroi monstrueux de la chute,
J'étais l'astre tombé qui sombre dans la nuit.*

(Evocations)

Les vers de Renée Vivien que nous venons d'entendre traduisent l'élan d'une ambition glorieuse entremêlée d'un sombre pressentiment. Son œuvre sera à l'instar de celle de Sapho, couronnée de gloire de son vivant, ou vouée à l'échec. Ce poème visionnaire, publié en 1903, décrit cette trajectoire de météore qui effectivement se confond de manière prémonitoire avec la courbe de son destin.

La problématique :

Renée Vivien a toujours eu, et dès le départ, des admirateurs éclairés parmi les lettrés. Son talent remarquable a été remarqué et son génie n'a rien à voir avec celui des poétesses de son époque. Son auditoire reste circonscrit à un petit nombre de lecteurs et elle reste encore aujourd'hui méconnue. Pourquoi un tel ostracisme ?

Ses livres, comme la plupart des recueils poétiques, étaient tirés en nombre limité, à environ 500 exemplaires, et à compte d'auteur. la poésie a certes un faible impact sur le public et en outre, Renée Vivien ne jouissait pas des mêmes atouts sociaux et médiatiques qu'Anna de Noailles, Lucie Delarue-Mardrus, ou Marie de Rénier.

Renée Vivien côtoie le monde mais se tient en retrait de l'effervescence de la vie parisienne.

Mais surtout, elle célèbre ouvertement et exclusivement l'amour saphique dans tous ses recueils vers et proses.

Pourtant, la période 1900 est une période de grande production littéraire des femmes. La littérature saphique est en vogue et a du succès. Mais, observons cependant que ce n'est pas Colette qui signe *Les Claudine* mais son époux le célèbre Willy et même les « Cinq petits dialogues grecs » publiés par Natalie Barney sont signés du pseudonyme de Triphé. Quant au roman à succès « *L'idylle saphique* » de Liane de Pougy, il s'avère d'un moralisme déconcertant.

A cette époque, une femme de lettres est « publiable » à condition que ses écrits évitent de heurter de front les codes moraux ou de mettre en péril les positions dominantes.

Ce ne sera pas le cas de l'œuvre de Renée Vivien. Aussi, mieux vaut occulter cette œuvre et dépersonnaliser l'auteur, dissoudre sa personnalité dans une mythographie anecdotique qui trouble les repères. Cette méthode perfide a été la méthode classique éprouvée avec succès depuis.....Sapho.

Cependant, comme pour Sapho, que Platon qualifiait supérieurement du nom de « Dixième muse », et qui fut reconnue comme le plus grand poète lyrique de tous les temps, il sera également difficile à la critique 1900 de rester insensible au talent poétique de Renée Vivien. Au fil du temps se sont superposées des images de légende tantôt mièvres de « muse aux violettes », ou « d'ange égaré », tantôt sulfureuses de « femme damnée » vivant dans un appartement ténébreux et mystérieux à son image ; tantôt carrément outrageantes d'alcoolique névrosée. Quoique ces deux dernières tares n'aient pas porté un préjudice comparable à Verlaine ni à Rimbaud !

Toute cette machinerie sournoise à tellement bien fonctionné dans la durée, que Renée Vivien, aussi paradoxal que cela paraisse reste en rade même de nos jours. Et, sauf un cénacle renouvelé de fervents admirateurs, la république des lettres maintient ce génie dans l'antichambre de la consécration : tant dans ses anthologies (sauf

quelques unes réservées aux femmes), que dans l'histoire de la littérature où au mieux elle forme le traditionnel quadrige des « poétesses de la Belle Epoque », quand elle ne se trouve pas reléguée au chapitre des « émancipées ». Elle embarrasse ...

L'institution littéraire, qui a partie liée avec le politique et le sociétal, a comme toute institution pour fonction d'instituer...aussi évite –t-elle de citer Renée Vivien, ni ne fait figurer le moindre de ses vers dans aucun manuel scolaire ...

On est encore loin des honneurs de la Pléiade ! Aucun « arc triomphal » en vue !

Mais ce qui est plus regrettable, c'est que le patrimoine littéraire, continue de se trouver amputé d'un de ses plus beaux fleurons, dans la plus froide indifférence !

Pourtant, depuis un quart de siècle elle a fait son entrée à l'Université et les mémoires, thèses et études critiques se sont succédées ; ainsi que les biographies ; et malgré les rééditions de ses œuvres complètes depuis 1923 et tout récemment en 2009, rien n'a vraiment réussi à lui donner la place éminente qu'elle mérite.

Pourquoi ?

- parce que tout est problématique s'agissant des femmes ? certes.
- parce que la poésie ne se vend plus ? sans doute.
- parce que Renée Vivien fait peur même encore de nos jours ? c'est sûr.

Qui aujourd'hui connaît tant soit peu son œuvre ? Ou son existence ?

Elle a pourtant intensément écrit et publié sur une courte période de dix ans et ce jusqu'à son dernier jour, une œuvre qui est un monument de vie, sur les mêmes thèmes universels de l'Amour et de la mort. Au total douze livres de poèmes de forme classique et de vers ciselés sans une négligence, auxquels il faut ajouter les œuvres en prose ; sans compter celles publiées sous le pseudonyme de Paule Riversdale.

Le tout avec une absolue sincérité d'auteur. Renée Vivien ne transige pas avec la vérité. Sa vie et son œuvre sont inséparables ; elle met

toute sa vie dans ses poèmes et non des poèmes dans sa vie.
Rendons lui aujourd'hui au moins la justice de ne pas la laisser au rang des muses, cette femme aux ailes de géante, qui, dans sa solitude existentielle, et sociale, a eu le grand courage et la ténacité de s'emparer de la liberté de chanter juste sans travestissement d'aucune sorte, une vérité profonde.

L'ascension

"J'ai une œuvre à faire et je la ferai". La jeune Pauline Tarn à peine âgée de seize ans affirmait déjà dans son journal de jeunesse en termes péremptoires sa vocation de poète.

Et en parcourant ce journal on y rencontre déjà Sapho et les Kitharèdes, et cette ambition précoce de coiffer la même couronne que les poétesses antiques.

Vanité ? non : vérité.

Servie par une nature impétueuse et fière, sa détermination apparaît déjà avec une « étonnante maturité ». On peut dire que Renée Vivien est déjà visible dans la jeune Pauline Tarn : Laissons un peu s'exprimer cette adolescente : « *J'ai, [dit-elle], des idées très avancées qu'on appelle des idées dangereuses... vouloir me persuader de ne pas faire une chose, c'est me pousser à la faire tout de suite* ».

Et un peu plus tard, avec quel aplomb elle répond à un ami quinquagénaire qui l'incite à se marier : « *Que diable allez-vous me parler de mariage et de m'annoncer avec une confiance qui touche à l'insulte qu'avant vingt et un ans je serai mariée. Vous avez complètement perdu la tête mon cher ami ! Amour, mariage, tout ça c'est bon pour les gens qui n'ont rien à faire ou pour ceux qui méritent quelque châtement... Vous croyez que l'unique but de la femme c'est d'aimer un homme, la malheureuse ! Aujourd'hui les femmes ont autre chose à faire que d'aimer et de se marier. Moi qui adore la liberté je ne la sacrifierai pas pour un esclavage...* »

La jeune fille a été tellement choquée par cette incitation saugrenue qu'elle s'en réfère à elle-même dans ce dialogue en miroir avec son propre portrait d'enfant de six ans - *Figure-toi que quelqu'un m'a prédit que je me marierai*

- *C'était quelqu'un qui ne te connaissais pas* » m'a-t-elle répondu

- *Que penses-tu des hommes petite Pauline ? lui demandai-je encore*
- *Je crois, ma grande sœur qu'ils ne comprennent pas les femmes »*
- *Tu as saisi mon enfant, tu as raison petite Pauline*

La psychologie de la jeune Pauline est éclairante, soit dit en passant!

Elle sait qu'elle doit s'armer pour affronter un monde qui, dit-elle, a « *toujours été dur aux femmes* ». En bonne féministe, Pauline s'était forgée cette formule: "*Le savoir c'est le pouvoir / l'ignorance c'est l'impuissance*".

Elle a déjà une culture remarquable et possède une connaissance parfaite du français, et des littératures française et anglaise. Elle apprend aussi l'italien pour lire et traduire Dante et gravir comme lui le mont du Parnasse. Et elle souhaite aussi apprendre le grec pour plus tard traduire Sapho, ce qu'elle fera. Elle connaît toutes les légendes du Nord comme du Sud.

Elle déteste Londres et les anglais, toutes les contraintes familiales et l'hypocrisie des institutions religieuses la révolte.

Elle attend avec impatience le jour de sa majorité, où enfin elle pourra échapper à tous ses carcans et rejoindre son cher Paris.

Il est vrai que Paris est synonyme de liberté, de libre expression des idées et des mœurs. Capitale des arts et des lettres et aussi de la vie mondaine. A cet égard les chausse-trappes n'y manquent pas. Dans le monde aristocratique et bourgeois, qui est celui dans lequel Vivien évolue, l'avant-garde et le conservatisme se côtoient. « Paris 1900 » foisonne d'artistes et d'Amazones, de divertissements élitistes et décadents. Le saphisme en est un. La littérature saphique se vend bien mais reste évidemment une chasse-gardée masculine.

Enfin en 1899 elle a 21 ans, et voilà Pauline à Paris ! Quelle impression y produit-elle ?

Et d'abord sur sa future inspiratrice, son initiatrice. Son Destin : Natalie. Natalie Barney, qui se souvient très bien de leur première

rencontre, même après soixante ans de distance, dans ses « *Souvenirs indiscrets* ».

« Je devais faire sa connaissance en allant à une matinée au Français. La jeune fille à première vue me parue charmante mais trop banale pour retenir mon attention. Voici comment elle apparut à nos rencontres suivantes : un corps mince avec une charmante tête aux cheveux plats, couleur souris, aux yeux bruns souvent pétillants de gaieté. Mais lorsque ses belles paupières bistrées se baissaient elles révélaient plus que son regard : l'âme et la mélancolie du poète que je cherchais en elle ... Elle avait un sens de l'humour facile à ranimer et une drôlerie enfantine, qui tout d'un coup, lui enlevait la moitié de ses vingt ans ».

Colette a aussi décrit dans "Ces plaisirs" une silhouette sympathique et attachante : *« Blonde, la joue frappée de fossettes, une tendre bouche rieuse et de grands yeux doux couleur de châtaigne luisaient de gaieté, de malice au besoins. Ses robes couvraient ses pieds, et elle marchait, frappée d'une gaucherie gracieuse, en laissant tomber ses gants, son ombrelle, en accrochant ou perdant son écharpe... ».* Je n'ai jamais vu Renée Vivien triste"

Et dans le monde, ce lieu qu'elle n'aimait pas mais où elle exerçait cependant une réelle fascination ? Dans un article paru dans le *Mercure de France* en 1953, Louise Faure-Favier, qui deviendra une relation amicale, a gardé ce souvenir précis et admiratif d'une soirée dans le monde où dit-elle : *« Elle vint un soir, et, cette fois, très élégante et très parée, pour entendre Georgette Leblanc parler de Pelléas et Mélisande [...]. Un long collier de Lalique sur sa robe blanche, un peu de fard à ses joues, Renée Vivien séduisit tous les jeunes poètes qui l'entouraient. Elle laissa à tous un souvenir enchanté. Cette fois elle ne fila pas à l'anglaise. Ce fut à qui l'accompagnerait à sa voiture... Toutes les dames trouvèrent Renée Vivien ravissante ».*

La voici donc à pied d'œuvre.

Bien qu'évoluant dans la haute société, elle y a peu d'alliés. Dans la vie parisienne elle ne bénéficiera jamais de la même surface sociale et relationnelle que la Comtesse de Noailles ou, Marie de Régnier, ni ne sera jamais, comme Lucie Delarue-Mardrus, l'épouse d'un protecteur acharné.

Elle ne devra compter que sur son seul talent et elle le sait parfaitement. Le seul guide qu'elle aura, dans les milieux littéraires et de l'édition, est un jeune helléniste agrégé de lettres. Il se nomme Jean-Charles Brun, mais elle préfère malicieusement l'appeler « Suzanne » par jeu, autant que par réelle complicité, comme si un serviteur masculin à ses côtés ne pouvait exister que... féminisé. Il deviendra vite un ami utile et un confident discret.

Le lancement

La voilà parée pour lancer son premier livre, qu'elle compare à un « *petit voilier frêle, sur le grand océan* », et elle est partagée entre la joie et l'anxiété « *de le voir naufrager ou arriver triomphalement au port* ».

1901 ! L'année même de la parution des œuvres de ses rivales consœurs: Anna de Noailles (*Le cœur innombrable*) Lucie Delarue-Mardrus, (*Occident*) et Colette (*Claudine à Paris*), elle risque 330 exemplaires de son premier recueil « **Etudes et Préludes** ». Il est publié évidemment à compte d'auteur, chez l'éditeur des Parnassiens Alphonse Lemerre. L'inspiratrice est Natalie Barney, dédicataire anonyme : « à N. ». Le recueil est signé : R. Vivien. La carte qui accompagne les exemplaires destinés à la presse est libellée René Vivien au masculin. Crainte du scandale ? Peut-être ! Mais aussi tactique en deux temps : D'abord, voir l'accueil fait objectivement par la critique sur la qualité des poèmes. Ensuite se dévoiler.

N'étant pas perçu comme un recueil saphique, l'ouvrage est bien accueilli par la critique, sensible à la poésie lyrique de forme classique et à la rigueur toute parnassienne des poèmes qui célèbrent la femme aimée.

Quoique certains sont perplexes sur le sexe de l'auteur. Et il est dit :
« le vers est solide, bien fait, ce qui laisse supposer qu'il s'agit d'un homme, mais la caresse semble ambiguë ».

L'ombre jetait vers toi des effluves d'angoisse :
Le silence devint amoureux et troublant.
J'entendis un soupir de pétales qu'on froisse,
Puis, lys entre les lys, m'apparut ton corps blanc.

J'eus soudain le mépris de ma lèvre grossière...
Mon âme fit ce rêve attendri de poser
Sur ta grâce où longtemps s'attardait la lumière
Le souffle frissonnant d'un mystique baiser.

Dédaignant l'univers que le désir enchaîne,
Tu gardas froidement ton sourire immortel,
Car la Beauté demeure étrange et surhumaine
Et veut l'éloignement splendide de l'autel.

Éparse autour de toi pleurait la tubéreuse,
Tes seins se dressaient fiers de leur virginité...
Dans mes regards brûlait l'extase douloureuse
Qui nous étreint au seuil de la divinité.

(Etudes et préludes)

L'année suivante, un pas de plus est franchi : Le recueil « **Cendres et poussières** » s'ouvre par une Invocation à Sapho, et les références à l'Aède de Lesbos sont plus nombreuses que dans le recueil précédent. Vivien continue cependant de maintenir l'ambiguïté sur son identité en signant à nouveau ce recueil : R.Vivien ».

L'expression des sentiments est plus variée. La dédicace est adressée à une autre femme : « A [s]on amie HLCB ». Il s'agit d'Hélène Louise Caroline Betty, née Rothschild, épouse du baron de Zuylen, mère de deux garçons, femme énergique, forte au moral et au physique. Très différente de Vivien. Moderne (elle fait des rallye-automobile). Elle habite aussi l'avenue du Bois, pas loin de Vivien.

Bien que Vivien apprécie la quiétude auprès de sa nouvelle vie, l'inspiratrice du recueil demeure Natalie Barney. Mais le ton a changé

et exprime le désenchantement de sa relation avec Natalie Barney, en termes nettement accusateurs :

*Tendre à qui te lapide et mortelle à qui t'aime,
Tu fais de l'attitude un règne de poème,
O femme dont la grâce enfantine et suprême
Triomphe dans la fange et les pleurs et le sang !*

*Tu n'aimes que la main qui meurtrit ta faiblesse,
La parole qui trompe et le baiser qui blesse,
L'antique préjugé qui ment avec noblesse
Et le désir d'un jour qui sourit en passant.*

*Férocité passive, hypocritement douce,
Pour t'attirer, il faut que le geste repousse :
Ta chair inerte appelle, en râlant, la secousse.
Tu n'as que le respect du geste triomphant.*

*Esclave du hasard, des choses et de l'heure,
Être ondoyant en qui rien de vrai ne demeure,
Tu n'accueille jamais la passion qui pleure
Ni l'amour qui languit sous ton regard d'enfant.*

*Le baume du banal et le fard du factice,
Créature d'un jour ! Contentent ton caprice,
Et ton corps se dérobe entre les mains et glisse...
Jamais tu n'entendis le cri du désespoir.*

*Jamais tu ne compris la gravité d'un songe,
D'un reflet dont le charme expirant se prolonge,
D'un écho dans lequel le souvenir se plonge,
Jamais tu ne pâlis à l'approche du soir.*

(Cendres et poussières)

En janvier 1903 paraît « **Evocations** ». C'est un de ses recueils préférés, qu'elle fera d'ailleurs rééditer deux ans plus tard avec un tirage important de 2500 exemplaires, car elle souhaite lui donner une audience plus grande.

Sapho y est beaucoup plus largement évoquée, en compagnie de ses poétesses amies. Elle évoque plus particulièrement Atthis, l'amie préférée et inconstante de Sapho, dans un poème éponyme, qu'elle

souligne clairement par un vers de Sapho en exergue : "*Je t'aimais Atthis autrefois* ». Le message vers Natalie Barney ne saurait être plus limpide. Par cette évocation, Vivien établit nettement une correspondance et une similitude directe entre elle et Sapho. Deux ans plus tard elle se rendra à Mytilène en compagnie de... Natalie Barney.

Et le recueil s'ouvre sur une invitation solennelle ... au voyage !

*« Douceur de mes chants, allons vers Mytilène.
Voici que mon âme à repris son essor,
Nocturne et craintive ainsi qu'une phalène
Aux prunelles d'or.*

*Allons vers l'accueil des vierges adorées :
Nos yeux connaîtront les larmes des retours :
Nous verrons enfin s'éloigner les contrées
Des ternes amours.*

*L'ombre de Psappa, tissant les violettes
Et portant au front de fébriles pâleurs,
Sourira là-bas de ses lèvres muettes
Lasses de douleurs*

*Là-bas gémira Gorgô la délaissée,
Là-bas fleurirons les paupières d'Atthis,
Qui garde en sa chair, savamment caressée,
L'ardeur de jadis.*

*Elles chanteront les grâces solennelles,
Les sandales d'or de l'aube au frais miroir,
Les roses d'une heure et les mers éternelles,
L'étoile du soir.*

*Nous verrons Timas, la vierge tant pleurée,
Qui ne subit point les tourments de l'Eros,
Et nous redirons à la terre enivrée,
L'hymne de Lesbos.*

(Evocations)

Et les critiques sont prodigues d'éloges:

Ils apprécient ces hymnes antiques et « païens », qui les rassurent dans la mesure où ils les voient conformes au retour du néoclassicisme, et à

l'anticléricisme qui fleurit en cette période proche de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Et même lorsque bientôt elle dévoilera totalement son identité sexuelle réelle, l'unanimité des critiques se fera sur la qualité et l'absolue sincérité de cette poésie. Vivien aurait-elle donc gagné ?

Écoutons-les plutôt :

- Charles Maurras, le plus influent des critiques de l'époque, et aussi le moins suspect de sympathie envers les thèmes qu'elle déploie. C'est lui qui a signalé aux lettrés l'importance de Renée Vivien (cf *l'Avenir de l'intelligence*, 1905). Il la reconnaît volontiers "*supérieure à Baudelaire*", dont cependant elle ne peut être que "*la fille*."
- Jean de Gourmont du *Mercure de France* apprécie la « *belle sincérité qui s'exprime dans ces vers* »
- Et même le très chrétien Roger Lebrun finira par la placer « *auprès du Seigneur pour l'éternelle béatitude* ».
- Quant à Jean Ernest-Charles, fondateur des *Samedis littéraires*, il déborde d'enthousiasme devant ces : « *vers cadencés, nuancés, jamais alourdis d'épithètes vaines. Qui refusera, dites-le, d'admirer cette poésie fiévreuse où frissonne le génie. Alors que chez tant de poètes la poésie n'est que de la rhétorique, ici, c'est de la vie, de la vie, et quelle vie !* »

Le zénith

Dans ce contexte encourageant Vivien va franchir un pas de plus. Et, en mars de cette même année 1903 elle va faire paraître un volume intitulé « **Sapho, traduction nouvelle avec le texte grec** ».

Il est à noter que c'est à partir de ce recueil sur Sapho que Vivien dévoile son identité en signant Renée Vivien au féminin. Et elle veut souligner l'importance qu'elle entend accorder désormais à ses livres en les faisant illustrer par le peintre Lucien Levy-Dhürmer, dont le style symboliste et préraphaélite est en parfaite harmonie avec la

poésie de Vivien. Ce peintre fera également deux portraits au pastel de la poétesse : l'un en pied et l'autre en buste.

Cette étape marque le zénith de la création littéraire de Renée Vivien.

L'Ode à une femme aimée de Sapho, maintes fois traduite au cours des temps par les meilleurs hellénistes, n'a jamais été traduite avec autant de maîtrise et de grâce par Renée Vivien, en vraie virtuose de la "strophe saphique, ici maniée avec une aisance qui aurait fait pâlir Verlaine, pourtant considéré comme un maître du périlleux endécasyllabe. Renée Vivien y transpose remarquablement la fluidité et la musicalité des vers de Sapho (Psappha) et du dialecte dorien.

*L'Homme fortuné qu'enivre ta présence
Me semble l'égal des Dieux, car il entend
Ruisseler ton rire et rêver ton silence,
Et moi, sanglotant,*

*Je frissonne toute, et ma langue est brisée :
Subtile, une flamme a traversé ma chair,
Et ma sueur coule ainsi que la rosée
Après de la mer ;*

*Un bourdonnement remplit de bruits d'orage
Mes oreilles, car je sombre sous l'effort,
Plus pâle que l'herbe, et je vois ton visage
A travers la mort.*

(Sapho)

Vivien a entrepris un gigantesque travail de recherche pour traduire ce qu'il subsistait des fragments des poésies de Sapho. Ce travail d'érudition, que l'on doit saluer, ne s'arrête pas là. Elle le prolonge en restaurant les strophes mutilées, comme un restaure un édifice essentiel, car elle entend rétablir le sens originel de la lecture homosexuelle des fragments, que depuis la Renaissance tous les traducteurs orientaient dans un sens, au mieux bi-sexuel. Elle ajoute sa biographie de Sapho, voulant ainsi mettre définitivement un terme à la légende de Sapho, en lui restituant son authenticité et son autorité littéraire, tombées depuis longtemps aux mains des traducteurs

masculins. (cf. ouvrage de Joan Dejean, *Sapho, les fictions du désir*, 1994).

Elle effectuera l'année suivante le même travail, dans un second recueil de traductions et de restauration des fragments poétiques des autres grandes poétesses de l'antiquité : « **Les Kitharèdes** », et elle persistera dans cet objectif en réunissant dans un même recueil « **Sapho et huit poétesses grecques** », tiré à 2500 exemplaires, l'année même de sa mort en 1909.

Tout cela souligne l'importance que Renée Vivien attachait à la préservation et à la restitution de la mémoire émancipatrice de ces poétesses dans toute leur authenticité.

Par ce travail pour rejoindre sa référence identificatoire à 2500 ans de distance, la frêle silhouette de « la muse aux violettes » fait place à une femme de Lettres nettement taillée à l'antique. Mieux encore, son chant prend un caractère universel d'appartenance à l'humanité. Et même si elle est solitaire, sa solitude est bien celle d'une pionnière.

Mais revenons en 1904, année capitale dans l'affirmation de son génie. 1904 est une année de grande opulence créatrice pour Vivien. Elle écrit abondamment, vers et proses : le recueil de nouvelles de "La Dame à la Louve" et, sous le pseudonyme de Paule Riversdale, un important roman intitulé « L'être double », et un volume de contes intitulé « Netsuké ».

La descente

Mais surtout, parmi ces ouvrages importants, deux œuvres vont déconcerter fortement la critique et seront qualifiées de "sulfureuses". Il s'agit de « **La Vénus des aveugles** », dont le titre est explicité dans le roman autobiographique " **Une femme m'apparut**" (où elle précise que "la lumière est en nous et nos pas au dehors" 1904 ; p.139 et 1905 ; p.27). Dans ce roman Vivien justifie la dualité de l'être «androgyné », malmené par les codes sociaux et les conventions

morales. Elle s'insurge avec fureur contre les valeurs de la morale patriarcale.

La critique entend alors résonner autre chose que cet Hellénisme saphique, qui leur semblait rejoindre les romans de Pierre Louÿs, qui restaient suffisamment anachroniques et lointains, et somme toute assez rassurants. Les œuvres de Renée Vivien leur apparaissent nettement plus subversives.

Écoutons en effet cette « *Litanie* » issue de "*La Vénus des aveugles*"

*La haine nous unit, plus forte que l'amour.
Nous haïssons le rire et le rythme du jour,
Le regard du printemps au néfaste retour.*

*Nous haïssons la face agressive des mâles.
Nos cœurs ont recueilli les regrets et les rôles
Des femmes aux fronts lourds, des Femmes aux fronts pâles.*

*Nous haïssons le rut qui souille le désir.
Nous jetons l'anathème à l'immonde soupir
D'où naîtrons les douleurs des êtres à venir.*

*Nous haïssons la foule et les Lois et le Monde.
Comme une voix de fauve à la rumeur profonde,
Notre rébellion se répercute et gronde.*

*Amantes sans amant, épouses sans époux,
Le souffle ténébreux de Lilith est en nous,
Et le baiser d'Eblis nous fut terrible et doux.*

*Plus belle que l'amour, la haine est ma maîtresse,
Et je convoite en toi la cruelle prêtresse
Dont mes lividités aiguïseront l'ivresse.*

*Mêlant l'or des genêts à la nuit des iris,
Nous renierons les pleurs mystiques de jadis
Et l'expiation des cierges et des lys.*

*Je ne frapperai plus aux somnolentes portes.
Les odeurs monteront vers moi, sombres et fortes,
Avec le souvenir diaphane des mortes.*

(*La Vénus des aveugles*, 139)

Les critiques se sentent de plus en plus mal à l'aise, et la tolérance esthétique n'empêche pas l'anathème, car il leur paraît inadmissible qu'une femme bouscule à ce point les valeurs morales et attaque les fondements de la société patriarcale en portant atteinte à la famille et à la maternité. Vivien sent alors peser la réprobation sociale qu'elle ne conçoit pas et qu'elle refuse.

Certains critiques, tel Léon Bocquet directeur de la revue littéraire "Le Beffroi", convaincus et impressionnés par l'envergure du poète, pensent qu'« *Il ne faut pas juger Renée Vivien selon nos lois et nos morales traditionnelles* ».

Vivien intériorise avec amertume un sentiment d'échec :

Tel un arc triomphal, plein d'ocres et d'azurs,
Les horizons du soir s'ouvrent larges et purs.

Quand passerai-je, avec mes Victoires dans l'âme,
Sous l'arc édifié pour celui qu'on acclame ?

L'arc mémorable et vaste enferme le couchant
En sa courbe pareille au rythme fier d'un chant.

Quand passerai-je, ayant sur moi comme un bruit d'ailes
Que font, dans l'air sacré, mes Victoires fidèles ?

Certes, l'heure n'est point aux poètes, et moi
Je n'ai que ma jeunesse et ma force et ma foi.

L'arc triomphal est là, clair parmi les nuits noires.
Quand passerai-je, sous l'aile de mes Victoires ?

II

Je le sais, — aujourd'hui cela fait moins de mal,
Je ne passerai point sous un arc triomphal.

Et je n'entendrai point la voix ivre des femmes
Qui sanglotent : « Voici l'offrande de nos âmes... »

Résignée, et songeant aux défaites passées,
J'aurai sur moi le bruit de leurs ailes lassées...

Comme un arc triomphal plein d'ocres et d'azurs,
Les horizons du soir s'ouvrent larges et purs...

(À l'heure des mains jointes)

Le poème qui vient d'être dit fait partie du recueil "**A l'Heure des mains jointes**". Nous sommes en 1906. Vivien a été intensément bouleversée par les blâmes de la critique, au point de se croire poursuivie par une hostilité générale.

Elle prend acte de l'incompétence de la critique. Sans avoir à justifier ses choix, dans ce nouveau recueil, elle affirme sa manière d'être. Le titre, qui reprend un vers de Rossetti : « L'heure de la douceur sororale main dans la main » semble traduire l'apaisement. Riche recueil en effet, auquel elle attachait une grande importance, puisqu'elle en demande un tirage de 2200 exemplaires. Elle y exprime des sentiments moins passionnés, allant de la quiétude, à l'exaltation, et parfois au désespoir. Elle y parle souvent sur le ton de la confiance pour exprimer la tendresse et la gratitude envers Hélène de Zuylen, amie, dont elle apprécie la présence à ses côtés.

Mais la sororité est-elle bien suffisante à stimuler l'inspiration d'un poète ? Pas vraiment ! Et les *lys du passé*, comme "*l'heure amoureuse où chante la sirène*" témoignent de la permanence d'une passion refoulée devenue sous-jacente : Et le beau « *visage effacé* » de Natalie ressurgit. Appartient-il vraiment au passé, ainsi qu'elle essaie de s'en convaincre ?

J'ai puérisé mon cœur dans l'innocence
De notre amour, éveil de calice enchanté.
Dans les jardins où se parfume le silence,
Où le rire fêlé retrouve l'innocence,
Ma Douce ! je t'adore avec simplicité.

Tes doigts se sont noués autour de mon cœur rude.
En un balbutiement pareil au cri naïf
De l'inexpérience et de la gratitude,
Je te dirai comment, lasse de la mer rude,
Je bénis l'ancre au port où s'amarre l'esquif.

Tes cheveux et ta voix et tes bras m'ont guérie.
J'ai dépouillé la crainte et le furtif soupçon
Et l'artificiel et la bizarrerie.
J'abrite ainsi mon cœur de malade guérie
Sous le toit amical de la bonne maison.

J'ai la sécurité pourtant un peu tremblante
De celle dont les yeux, d'avoir pleuré, sont lourds,

Et je me réjouis de l'herbe et de la plante
Dans ces jardins aux bleus midis, — un peu tremblante
D'avoir trop redouté l'aspect des mauvais jours.

A l'heure sororale et douce des mains jointes,
J'ai contemplé, sereine, un visage effacé,
Tels les convalescents aux fraîches courtepintes,
La fièvre disparue... A l'heure des mains jointes,
Je t'ai donné les derniers lys de mon passé.

La référence à Sapho est également réaffirmée dans ce recueil : *"Du fond de mon passé je retourne vers toi / Mytilène parure et splendeur de la mer"*.

De même la révolte y est persistante :

Écoutons-la déverser à nouveau son mépris envers l'institution du mariage. Il s'agit du mariage de son amie Lucie Delarue avec le Dr. Mardrus, orientaliste célèbre et traducteur des Mille et une nuits, non moins apostrophé avec dédain dans le roman *« Une Femme m'apparut »* où elle déplore : *"quelle pitié de voir [...] cette fleur à côté d'un pareil marchand de bazar"*.

*Le soir s'est refermé, telle une sombre porte,
Sur mes ravissements, sur mes élans d'hier...
Je t'évoque, ô splendide ! ô fille de la mer !
Et je viens te pleurer comme on pleure une morte.*

*L'air des bleus horizons ne gonfle plus tes seins,
Et tes doigts sans vigueur ont fléchi sous les bagues.
N'as-tu point chevauché sur la crête des vagues,
Toi qui dors aujourd'hui dans l'ombre des coussins ?*

*L'orage et l'infini qui te charmaient naguère
N'étaient-ils point parfaits et ne valaient-ils pas
Le calme conjugal de l'âtre et du repas
Et la sécurité près de l'époux vulgaire ?*

*Tes yeux ont appris l'art du regard chaud et mol
Et la soumission des paupières baissées.
Je te vois, alanguie au fond des gynécées,
Les cils fardés, le cerne agrandi par le khôl.*

*Tes paresse et tes attitudes meurtries
Ont enchanté le rêve épais et le loisir*

*De celui qui t'apprit le stupide plaisir,
Ô toi qui fus hier la sœur des Valkyries !*

*L'époux montre aujourd'hui tes yeux, si méprisants
Jadis, tes mains, ton col indifférent de cygne,
Comme on montre ses blés, son jardin et sa vigne
Aux admirations des amis complaisants.*

*Abdique ton royaume et sois la faible épouse
Sans volonté devant le vouloir de l'époux...
Livre ton corps fluide aux multiples remous,
Sois plus docile encore à son ardeur jalouse.*

*Garde ce piètre amour, qui ne sait décevoir
Ton esprit autrefois possédé par les rêves...
Mais ne reprends jamais l'âpre chemin des grèves,
Où les algues ont des rythmes lents d'encensoir.*

*N'écoute plus la voix de la mer, entendue
Comme un songe à travers le soir aux voiles d'or...
Car le soir et la mer te parleraient encor
De ta virginité glorieuse et perdue.*

(A l'heure des mains jointes)

Plus fort encore, dans ce recueil elle plaide sa vérité métaphysique en dressant une profession de foi païenne dans des stances qui prennent directement le Christ comme témoin de son innocence.

Il ne faudrait pas se méprendre : Vivien a toujours détesté les institutions religieuses, mais elle a toujours eu une vraie empathie envers la personne historique du Christ, qu'elle considère victime comme elle de l'incompréhension des puissants et des imbéciles, catégories superposables et non moins incompatibles.

On ne peut s'empêcher de faire ici un bref détour pour signaler un opuscule burlesque et ironique écrit par Vivien, qui s'intitule "*Le Christ, Aphrodite et Monsieur Pépin* [journaliste]. Cette pièce en prose, considérée comme "simple exercice" ou "caprice", postule dans le titre une relation triangulaire suffisamment polémique pour être remarquée.

Sans aller plus loin, revenons aux stances qui nous occupent et ont fait dire à certains, Huysmans et plus tard Le Dantec, que cette païenne

avait au fond l'âme chrétienne. Mais c'est là encore un autre débat ! Contentons nous de dire ici qu'elle n'était pas en tout cas une "bonne chrétienne" puisque, nous allons le voir, la notion de péché lui est étrangère, contrairement à Baudelaire, à qui on l'a abusivement comparée, et dont elle n'aimait d'ailleurs pas les « *Femmes damnées* ».

Écoutons cette « confession », qualifiée en son temps par le critique Léon Bocquet de « *poème damné des plus admirables qui soient* » :

« *Si le Seigneur penchait son front sur mon trépas,
Je lui dirais : « O Christ je ne te connais pas.*

« *Seigneur, ta stricte loi ne fut jamais la mienne,
Et je vécus ainsi qu'une simple païenne.*

« *Vois l'ingénuité de mon cœur pauvre et nu.
Je ne te connais point. Je ne t'ai point connu.*

« *J'ai passé comme l'eau, j'ai fui comme le sable.
Si j'ai péché jamais je ne fus responsable.*

« *Le monde était autour de moi, tel un jardin.
Je buvais l'aube claire et le soir cristallin.*

« *Le soleil me ceignait de ses plus vives flammes,
Et l'amour m'inclina vers la beauté des femmes.*

« *Voici, le large ciel s'étalait comme un dais,
Une vierge parut sur mon seuil, j'attendais.*

« *La nuit tomba... Puis le matin nous a surprises
Maussadement, de ses maussades lueurs grises.*

« *Et dans mes bras qui la pressaient elle a dormi
Ainsi que dort l'amante aux bras de son ami.*

« *Depuis lors, j'ai vécu dans le trouble du rêve,
Cherchant l'éternité dans la minute brève.*

« *Je ne vis point combien ses yeux clairs restaient froids,
Et j'aimai cette femme au mépris de tes lois.*

« *Comme je ne cherchais que l'amour, obsédée
Par un regard, les gens de bien m'ont lapidée.*

*« Moi, je n'écoutai plus que la voix que j'aimais,
Ayant compris que nul ne comprendrait jamais.*

*« Pourtant, la nuit approche, et mon nom périssable
S'efface, tel un mot qu'on écrit sur le sable.*

*« L'ardeur des lendemains sait aussi décevoir :
Nul ne murmurerait mes strophes vers le soir.*

*« Vois, maintenant, Seigneur, juge-moi. Car nous sommes
Face à face, devant le silence des hommes.*

*« Autant que doux, l'amour me fut jadis amer,
Et je n'ai mérité ni le ciel ni l'enfer.*

*« Je n'ai point recueilli les cantiques des anges,
Pour avoir entendu jadis des chants étranges,*

*« Les chants de ce Lesbos dont les chœurs se sont tus.
Je n'ai point célébré comme il sied tes vertus.*

*« Mais je ne tentai point de révolte farouche :
Le baiser fut le seul blasphème de ma bouche.*

*« Laisse-moi, me hâtant vers le soir bienvenu,
Rejoindre celles-là qui ne t'ont point connu !*

*« Psappha, les doigts errants sur la lyre endormie,
S'étonnerait de la beauté de mon amie,*

*« Et la vierge de mon désir, pareille aux lys,
Lui semblerait plus belle et plus blanche qu'Atthis.*

*« Nous, le chœur, retenant notre commune haleine,
Écouterions la voix qu'entendis Mytilène,*

*« Et nous préparerions les fleurs et le flambeau,
Nous qui l'avons aimé en un siècle moins beau.*

*« Celle-là sut verser, parmi l'or et les soies
Des couches molles, le Nectar rempli de joies.*

*« Elle nous chanterait, dans son langage clair,
Ce verger lesbien qui s'ouvre sur la mer,*

*« Ce doux verger plein de cigales, d'où s'échappe,
Vibrant comme une voix, le parfum de la grappe.*

« Nos robes ondoieraient parmi les blancs peplos
D'Atthis et de Timas, d'Eranna de Télôs,

« Et toutes celles-là dont le nom seul enchante
S'assembleraient autour de l'Aède qui chante !

« Voici, me sentant près de l'heure du trépas,
J'ose ainsi te parler, Toi qu'on ne connaît pas.

« Pardonne-moi, qui fus une simple païenne !
Laisse-moi retourner vers la splendeur ancienne

« Et, puisque enfin l'instant éternel est venu,
Rejoindre celles-là qui ne t'ont point connu. »

(A l'heure des mains jointes, 7 ; Poèmes, 83)

On peut comprendre que même ceux dont elle a nié les valeurs, aient pu être séduits, et l'aient malgré tout aimée, contribuant ainsi à leur manière à la sauvegarde de sa mémoire.

La chute

1907 : Deux évènements vont sonner les années noires vers le déclin final.

La liaison avec Hélène de Zuylen touche à sa fin.

La mutation de Jean Charles-Brun dans un lycée de province la prive d'un ami sûr et d'un appui solide. Elle est désemparée.

Amèrement déçue et meurtrie par l'incompréhension du public et par l'anathème jeté sur ses écrits, elle se sent vaincue et pense que même sa mission de poète lui échappe : « *Et j'ai vu m'échapper l'amour comme la gloire* » ... « *Je l'ai compris et nul ne me lira jamais* » écrit-elle.

Puisque qu'il en est ainsi, elle décide de retirer ses livres du commerce, et fait part de sa triste résolution dans une lettre à Natalie Barney : « *Je ne vendrai plus mon âme à 3,50 frs* ».

Ce geste n'est pas un renoncement. C'est un refus de ne rien concéder à la morale impure qui la condamne, et c'est aussi une gifle à la

critique et au public indigne de la lire. Cette attitude est tout à fait conforme à son caractère entier.

Résignée elle s'éloigne, se fait oublier en voyageant de plus en plus loin.

Jusqu'à l'épuisement complet de ses forces, elle ne cessera jamais d'écrire et de publier, jusqu'à son dernier jour, et chez un autre éditeur Edward Sansot, et à des tirages confidentiels : « *Flambeaux éteints* » n'aura que cent exemplaires, et sera édité hors commerce, et exclusivement à l'intention d'amis dignes et capables de la comprendre.

...et des femmes pour qui elle écrivit, et qui se souviendront d'elle.

*« L'adorable repos, les brèves accalmies,
Vous seules me les donnâtes, ô mes amies !*

*Voyant paraître enfin la lune à l'arc d'argent,
Je me repose et me désennuie, en songeant...*

*Vous fûtes la douceur de mes heures mauvaises,
Le baume oriental qui trompe les malaises,*

*Et vous m'avez conduite en un verger païen
Où l'âme ne regrette et ne désire rien.*

*Vous fûtes le jardin du soir sur mon visage,
Et la volupté triste, et la tristesse sage.*

*Au hasard du destin, vous fûtes tout à tour
La sereine tendresse et le mauvais amour.*

*Je vous prends et je vous respire, mes aimées,
Ainsi qu'une guirlande aux fraîcheurs embaumées.*

*Vous avez su tourner vers vous tous mes désirs,
Et vous avez rempli mes mains de souvenirs.*

*Je vous le dis, à vous qui m'avez couronnée :
« Qu'importe les demains ? Cette nuit m'est donnée !*

*« Qu'importe désormais ce qui passe et qui fuit ?
Nul vent n'emportera l'odeur de cette nuit. »*

Vous avez dénoué mes cheveux, ô maîtresses

Qui mêliez en riant des roses à mes tresses !

*Si bien que je n'ai plus sangloté de ne voir
A mon front ni léger pampre ni laurier noir.*

*La gloire m'a souri dans les aubes dorées
Puisque ma gloire est de vous avoir adorées.*

*Vous m'avez enseigné dans les jardins, sachant
Qu'ainsi je vous louerais, l'amertume du chant.*

*Et, d'une voix parfois troublée et parfois claire,
O femmes ! J'ai chanté dans l'espoir de vous plaire.*

(Flambeaux éteints)

1908 : C'est le chant désespéré du cygne dans un dernier grand recueil : « *Sillages* »

Trois autres recueils suivront et ne verront le jour qu'après sa mort ; ils traduisent, dans leurs titres mêmes, la résignation et la mélancolie profonde : « *Dans un coin de violettes* », « *Le Vent des vaisseaux* », et le tout dernier : « *Haillons* », qui s'achève par son épitaphe, gravée sur sa tombe au cimetière de Passy. Epitaphe controversée qui pourrait à elle seule introduire un autre débat.

Mais il est temps de clore ici cette évocation, et de dire que :

Contrairement à ce qu'elle a craint, et loin d'avoir échoué, Renée Vivien a réussi la mission de poète qui lui tenait à cœur :

Les thèmes modernes et universels de son génie poétique et la forme classique parfaite de son art la classent parmi les plus grands.

En donnant à la poésie ce monument lyrique original elle a conquis la part la plus glorieuse de sa mission.

Elle a rendu à Sapho l'authenticité que la tradition littéraire lui avait ôtée.

Elle est créatrice d'un féminisme et d'un saphisme gynocentrés que l'actualité ne dément pas. Comment aborder les notions modernes de genre en oubliant Renée Vivien ?

Elle a arraché des mains de Baudelaire le flambeau qu'il voulait porter disant orgueilleusement que « *Lesbos entre tous [l'avait] choisi sur la*

terre /pour chanter le secret de ses vierges en fleurs » (« Les Fleurs du mal », 1857)

Elle mérite une lumineuse reconnaissance littéraire pour ce « grand moment de la poésie humaine » qu'elle a été.

Cédons-lui la place en écoutant dans un dernier poème, ce « *beau cri de sensualité....* », qui a parcouru toute son œuvre, qualifiée d'« *élévation vers la beauté* ».... et, ajoutons vers la Vérité !...

*Je possède, en mes doigts subtils, le sens du monde,
Car le toucher pénètre ainsi que fait la voix,
L'harmonie et le songe et la douleur profonde
Frémissent longuement sur le bout de mes doigts.*

*Je comprends mieux, en les frôlant, les choses belles,
Je partage leur vie intense en les touchant,
C'est alors que je sais ce qu'elles ont en elles
De noble, de très doux et de pareil au chant.*

*Car mes doigts ont connu la chair des poteries
La chair lisse du marbre aux féminins contours
Que la main qui les sait modeler a meurtries,
Et celle de la perle et celle du velours.*

*Ils ont connu la vie intime des fourrures,
Toison chaude et superbe où je plonge les mains !
Ils ont connu l'ardent secret des chevelures
Où se sont effeuillés des milliers de jasmins.*

*Et, pareils à ceux-là qui viennent des voyages.
Mes doigts ont parcouru d'infinis horizons,
Ils ont éclairé, mieux que mes yeux, des visages
Et m'ont prophétisé d'obscures trahisons.*

*Ils ont connu la peau subtile de la femme,
Et ses frissons cruels et ses parfums sournois...
Chair des choses ! j'ai cru parfois étreindre une âme
Avec le frôlement prolongé de mes doigts...*

(Sillages 1908)

FIN